

# Elle et moi

Elle et moi tout en blanc, cheveux à l'air, bras nus,  
C'est peut-être le sport ardemment soutenu  
Qui nous fit rechercher à cet endroit de l'ombre.  
Ou c'est quelque savant et mystérieux nombre  
Qui dans le mois de juin, le plus vert de l'été,  
Attire l'un vers l'autre, avec dextérité,  
Ceux dont l'âge est aussi dans sa fraîche abondance ;  
Ou simplement, encor, par ce temps de vacance,  
Nous nous étions trouvés ensemble dans ce lieu  
Parce que, né poète et bon, le Richelieu  
Donnant un coup de faux à travers les érables,  
Laissa, pour que ses bords devinssent désirables,  
Fleurir des églantiers parmi le foin d'odeur.  
Le calme et le gazon créaient de la tiédeur.  
Le vent changeait à volonté le jeu des rides.  
Chaque rire tranchait sur le bruit des rapides,  
Distraitement, d'accord nous tordions en nos doigts  
Des tiges. Par-delà le Bassin et les bois  
Le soleil, avant de plonger dans son alcôve,  
Venait sur l'eau jeter du vert pâle et du mauve.  
Nous discussions nos goûts, nous jasions des amis,  
Des gars qui, les bons soirs, cherchent femme parmi  
Les filles de trois paroisses ; des vieux, des vieilles  
Que malgré leurs portraits sur zinc, faces vermeilles,  
Nous ne pouvons imaginer autres qu'ils sont.  
Oh ! nous la savions bien la mondaine façon

Qui nomme le silence un lèse politesse,  
Et les thèmes étaient suivis avec prestesse  
Hors un seul, celui-là, certes, le plus joli.  
Le soleil flambait, rouge, au-delà de Chambly,  
S'abîmant peu à peu happé par le vertige.  
Ses nuages cuivrés et bleus nous les aimions.  
Eau de moire... vent nul... des silences... grillons...  
Et nous tordions toujours entre nos doigts des tiges.

Alphonse Beauregard (1881–1924)